



## LES ETERNELS (江湖儿女, Jiānghú érnǚ)

de Jia Zhang-ke (賈樟柯)

Avec Zhao Tao, Fan Liao, Zheng Xu...

Chine/France/Japon – 27 février 2019

2h16 - V.O.S.T.

Jeudi 25 avril 2019 21h

Dimanche 28 avril 2019 11h

Lundi 29 avril 2019 19 h

Mardi 30 avril 2019 20 h

**Jia Zhang-ke**, réalisateur chinois, est né en 1970 à Fenyang dans la province du Shanxi. Il entre en 1983 à l'Université de cinéma de Pékin où il fonde un groupe du film expérimental considéré comme la première structure de production indépendante en Chine. Après plusieurs courts métrages, en 1997, il tourne *Xiao Wu*, *artisan pickepoket*, le film est sélectionné à la Berlinale en 1998. Puis ce sera *Platform* financé par la France et qui sera interdit en Chine et dans lequel débute pour la première fois son actrice fétiche Zhao Tao. Puis ce sera *The World* (2003), *Still Life* (2006), *24 City* (2008), *Wish I Knew* (2010) documentaire, *A Touch of Sin* (2013), *Au-delà des montagnes* (2015).

**Au triangle** amoureux et à la relation mère-fils que dépeignait le précédent film du réalisateur chinois (*Au-delà des montagnes*- 2015), succède la tumultueuse histoire de Qiao et Bin, deux amants régnant sur la pègre locale d'une ville minière, Datong. Si les amateurs de Jia Zhangke reconnaîtront sans mal les nombreuses similitudes entre les deux films (au point que l'on puisse parler de diptyque), *Les Eternels* accentue davantage les changements de tons ou de genres, et ce avec une réelle fluidité narrative et technique. L'Ambition est là : faire d'une couple le récit d'un pays entier – et vice versa –, les mutations de l'un entraînant celles de l'autre. Et s'il en émane une richesse thématique évidente, c'est encore plus dans son portrait de femme que le film parvient à éblouir.

Qiao, incarnée par Zhao Tao (toujours impressionnante), devient du jour au lendemain exclue de l'univers très masculin où elle était pourtant respectée, après avoir défendu son compagnon Bin lors d'un combat entre banes rivales. C'est le début d'une longue errance dans le pays qui se transforme économiquement (la fermeture des mines, le début du capitalisme sauvage), socialement (l'individualisme se fait roi), mais aussi géographiquement (la montée des eaux avec le barrage des Trois-Gorges, réminiscence de *Still Life* (2006)). Les néons des boîtes de nuit où l'on danse sur un tube des Village People, les feutrages des arrière-salles où l'on s'exerce au mah-jong font place à des teintes plus pâles et délavées ainsi qu'un rythme contemplatif. Après cinq ans d'emprisonnement, Qiao doit trouver sa place dans un cadre qui s'est soudainement ouvert (transition vertigineuse entre les époques). Maintenant seule, sans identité et sans avenir, elle dédie sa nouvelle vie à la recherche de l'homme pour lequel elle a tout sacrifié, quitte à truander. Le défilé d'arnaques qui lui permettent de se refaire de l'argent sur la culpabilité des familles est à la fois drôle, cruel et diablement efficace dans sa peinture sociétale. Toutes ces figures dévoilent les failles d'un système qui a produit bien trop d'exclus et de déceptions.

Malgré ses nombreux détours (dont un surprenant passage quasi fantastique), le film n'oublie pas cette relation ambiguë, très belle dans ses contradictions, qui relie Qiao à Bin. Au second tiers du film, une scène dans une chambre d'hôtel entre les deux amants, mêlant déchirement et apaisement, aboutit à un point d'émotion d'une réelle puissance. C'est cette dynamique de couple – lui n'accepte pas d'être dépendant de sa compagne, elle qui ne peut lui pardonner sa lâcheté, mais fait tout pour le sauver – qui rend les personnages si vivants et beaux. *Les Eternels* décante peut-être mieux encore l'histoire contemporaine de la Chine par rapport à son prédécesseur, notamment grâce aux superbes images d'Eric Gautier et musiques élégiaques de Lim Giong (*The assassin* – 2015, *Kaili Blues* – 2015) qui donnent à l'ensemble un foisonnement narratif passionnant.

Etienne Marchand – *La Septième Obsession* n° 21 mars-avril 2019.

La première vertu du Festival de Cannes est d'être ce lieu, à peu près unique au monde, où les plus grands cinéastes du temps aiment à se retrouver. C'est le cas depuis quelques années du réalisateur chinois Jia Zhang-ke, 47 ans, chroniqueur balzacien des mutations de son pays natal dans une brassée de films à l'intelligence aiguë et à la forme somptueuse. Durant les trois années qui le séparent de son dernier passage avec *Au-delà des montagnes* (2015), Jia Zhang-ke s'est occupé. Il a trouvé le temps de lancer le projet d'un réseau de salles consacré au cinéma indépendant, de créer un ambitieux festival de cinéma dans sa région natale du Shanxi, de se faire élire député de cette même région, de voter enfin à ce titre les pleins pouvoirs, en mars, au président Xi Jinping.

De quoi étonner pour un réalisateur qui a eu d'emblée et assez longtemps maille à partir avec les autorités de son pays depuis *Xiao Wu artisan pickpocket* (1997), premier long métrage interdit. De quoi, aussi, susciter la perplexité de ses laudateurs, qui voyaient en lui depuis vingt ans la figure tutélaire du cinéma chinois indépendant, plus enclin à défier le pouvoir qu'à lui signer des chèques en blanc. Sans doute faudrait-il être fin connaisseur de la Chine pour se faire une religion sur cette étonnante transformation de Jia Zhang-ke en mini-puissance politique.

*Les Eternels* lève le rideau en 2001 à Datong, dans l'électricité d'un pays saisi par la fièvre du changement. En tout état de cause, l'industriel créateur a également pris le temps de réaliser un nouveau film, son neuvième long métrage de fiction à ce jour, vers lequel on comprendra que la curiosité, comme jamais, a poussé les festivaliers. Bien leur en a pris, puisqu'ils auront pu constater que le talent du cinéaste est toujours éclatant et que son film – voilà bien la grandeur de l'art – ne parle justement que d'une chose : celle de la non évidente fidélité à soi-même.

*Les Eternels* lève le rideau en 2001 à Datong, dans l'électricité d'un pays saisi par la fièvre du changement, entre salle de spectacle et arrière-salle de jeu, et dont le nouvel hymne serait *YMCA*, des Village People. Dans la lumière bleue, rouge et verte des néons, un couple règne sur ces agapes, Bin, moustachu trapu et dur à cuire, chef d'une petite bande mafieuse, et sa fiancée Qiao, liane brune fortement stylée.

Là-dessus, le réalisateur va déployer son film en trois époques et deux heures trente, qui passent comme une flèche. La première voit la montée d'une concurrence entre délinquants qui, détachée des codes d'honneur, déchaîne contre Bin de jeunes voyous sans foi ni loi qui l'auraient tué si Qiao n'avait sorti à temps et fait usage d'une arme à feu, ce qui lui vaut une peine de prison de cinq années.

L'ellipse de son emprisonnement – et Dieu sait que Jia a l'ellipse la plus élégante du cinéma contemporain – nous fait bondir à sa libération en 2006, date à laquelle elle retrouve, dans un pays en chantier, Bin converti dans l'industrie, accompagné d'une nouvelle fiancée, et peu enclin à lui témoigner la reconnaissance et encore moins l'amour qu'il devrait à son sacrifice.

La finale voit un Bin laminé et paralytique, essoré par son incursion capitaliste, revenir auprès de Qiao, qui a, quant à elle, repris et poursuivi avec succès la petite entreprise mafieuse de leurs débuts.

Ce qui se passe ensuite sera naturellement à découvrir en décembre, date de la sortie du film. En attendant, plusieurs choses peuvent être d'ores et déjà mises au crédit de Jia Zhang-ke. L'extraordinaire fluidité d'un récit pourtant lacunaire, enchaînant des régimes de narration différents, non dépourvu par ailleurs d'incidentes parfaitement étranges.

Les correspondances nombreuses avec le reste de l'œuvre (la région du Shanxi, le chantier du barrage des Trois-Gorges, la colossale mutation urbanistique, la dérive et l'enlèvement des espoirs, la fièvre de changement qui laisse les individus sur le carreau). La beauté stupéfiante, inédite dirait-on, jamais vue sous cette forme et en de tels enchaînements, qui émane de certaines séquences, tels les deux amants qui se séparent inexorablement dans une chambre jaune infusée par la tristesse et la honte, ou cet immeuble d'outre-monde surgi de la nuit, magiquement éclairé par de possibles forces extraterrestres, dans un ciel étoilé sous lequel Qiao revient seule chez elle pour y refaire sa vie.

Il faudrait encore souligner l'humour qui affleure ici plus qu'à l'ordinaire, à commencer par ce redoublement brechtien qui court tout au long du film entre pègre et capitalisme, et qui nous laisse clairement entendre que la première peut du moins se prévaloir d'une certaine « droiture » et du respect des traditions.

Jia Zhang-ke est désireux depuis quelque temps de se confronter au genre.

L'extraordinaire homme du train rencontré par Qiao à son retour, exemple de folie désespérée des grandeurs engendrée par le libéralisme, vaut au passage son pesant de cacahuètes, qui prétend monter une entreprise de voyage touristique destiné à se rapprocher des ovnis.

Telle est la manière originale avec laquelle Jia Zhang-ke s'empare du film noir, après s'être essayé au film de sabre (*A Touch of Sin*, 2013) ainsi qu'au mélo (*Au-delà des montagnes*, 2015). Celui-ci, magnifiquement déstabilisant, poétique et fulgurant, opaque et lumineux à la fois, fera, gageons-le, partie de ses plus grands films.

Jacques Mandelbaum – *Le Monde* – 12 mai 2018.

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \*\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur

d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales

6,70€

(hors week-ends et jours  
fériés)